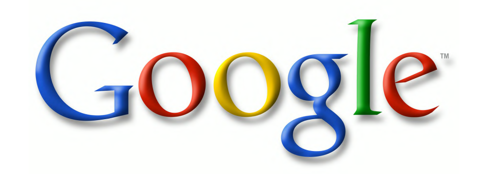

Google




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



FABLES CHOISIES.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR
J. DE LA FONTAINE.

TOME QUATRIEME.



A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVI.



La Perdrix Fable CLXXXIX.
Discours à Mde. de la Sabliere

Savart. f.



FABLES CHOISIES.

LIVRE DIXIEME.



FABLE PREMIERE.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

IRIS, je vous louerois, il n'eſt que trop aiſé :
Mais vous avez cent fois notre encens refuſé ;
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur ;
Elle eſt commune aux dieux, aux monarques, aux
belles.

Que, quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, & soutient nettement,
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre & brouiller la voie;
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En suppose un plus jeune, & l'oblige par force
A présenter aux Chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur
fort!
On le déchire après sa mort;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, & va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,

Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde,
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice résiste & dure en son entier ;
Après un lit de bois, est un lit de mortier :
Chaque Castor agit : commune en est la tâche :
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la victoire :
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman :
C'est le roi Polonois, jamais un roi ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des peres aux enfants,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siecle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuse & maudite science,
Fille du Styx & mere des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure !
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même ;
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point : je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux & leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :
L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la divinité ;

Et s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante respire:
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un Œuf.
Le dîner suffisoit à gens de cette espece:
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit & d'alégresse,
Ils alloient de leur Œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut. C'étoit maître Renard:
Rencontre incommode & fâcheuse.
Car comment sauver l'Œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité, l'ingénieuse,
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'Œuf entre ses bras,



Les deux Rats, le Renard et l'Œuf

Fable CLXXXIX

Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais
pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant con-
noître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal
Non point une raison, selon notre maniere;
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne sais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? Et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort :

Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé,
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténebres de la matiere.
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiere.

(*Fable* CLXXXIX.)



l'Homme et la Couleuvre
Fable CXC.

FABLE II.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un Homme vit une Couleuvre :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'Homme, on pourroit aisément s'y tromper.)
A ces mots, le Serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fut-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces loix condamne-moi :

Mais trouve bon qu'avec franchiſe
En mourant au moins je te diſe,
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le Serpent, c'eſt l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre : il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raiſons ſont frivoles :
Je pourrois décider ; car ce droit m'appartient :
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.
Une Vache étoit là ; l'on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'étoit choſe facile.
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raiſon ; pourquoi diſſimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années :
Il n'a, ſans mes bienfaits, paſſé nulles journées :
Tout n'eſt que pour lui ſeul : mon lait & mes enfans
Le font à la maiſon revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli ſa ſanté, que les ans
Avoient altérée ; & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laiſſe en un coin
Sans herbe ; s'il vouloit encor me laiſſer paître !
Mais je ſuis attachée ; & ſi j'euſſe eu pour maître
Un Serpent, eût-il ſu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude ? Adieu. J'ai dit ce que je penſe.
L'Homme, tout étonné d'une telle ſentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.

Ainſi

Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents :
Quand il eût ruminé tout le cas en ſa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſants ;
Parcourant, ſans ceſſer, ce long cercle de peines
Qui, revenant ſur ſoi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :
Que cette ſuite de travaux
Pour récompenſe avoit, de tous tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les Hommes
Achetoient de ſon ſang l'indulgence des Dieux.
Ainſi parla le Bœuf. L'Homme dit : Faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
Je le recuſe auſſi. L'Arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents :
Pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs :
L'ombrage n'étoit pas le ſeul bien qu'il ſçut faire ;
Il courboit ſous les fruits : cependant pour ſalaire
Un ruſtre l'abattoit, c'étoit là ſon loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre, l'été ; l'hyver, les plaiſirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on ſans prendre la cognée ?

De ſon tempérament il eut encor vécu.
L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eut convaincu,
Voulut à toute force avoir cauſe gagnée.
Je ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du ſac & du Serpent auſſi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en uſe ainſi chez les grands.
La raiſon les offenſe : ils ſe mettent en tête
Que tout eſt né pour eux, quadrupedes & gens,
Et Serpents.
Si quelqu'un deſſerre les dents,
C'eſt un ſot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien ſe taire ?





La Tortue et les deux Canards

Fable CXCI

FABLE III.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une Tortue étoit, à la tête légere,
Qui lasse de son trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
  Deux Canards à qui la commere
  Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire :
  Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
  Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guere
  De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
  Pour transporter la pélerine,
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton :
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise ;
Puis, chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout
  De voir aller, en cette guise,

L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oison.
Miracle ! crioit-on : Venez voir dans les nues
Passer la reine des Tortues.
La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle creve aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.



(Fable cxci.)



Les Poissons et le Cormoran.
Fable CXCII.

Savart. f. s.

FABLE IV.

LES POISSONS ET LE CORMORAN.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eut mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
Sa cuisine alloit bien ; mais lorsque le long âge
Eût glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le notre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? le besoin, docteur en stratagême ;
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Ecrévisse.
Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple ; il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau, Seigneur Cormoran,

FABLE V.

L'ENFOUISSEUR ET SON COMPERE.

Un pince-maille avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire ;
Car il en vouloit un ; & voici sa raison.
L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altere,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même, de mon bien je serai le larron.
Le larron ? quoi jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire,
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre ; &, prenant son Compere,
Celui-ci l'aide ; ils vont enfouir le trésor.



L'Enfouisseur et son Compere.
Fable CXCIII.

Au bout de quelque temps l'homme va voir ſon or ;
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous : car il me reſte encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi-tôt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage :
Il retint tout chez lui, réſolu de jouir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfoüir ;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal aiſé de tromper un trompeur.



FABLE VI.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Un Loup rempli d'humanité,
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
(Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité)
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, & de qui? de chacun.
Le Loup est l'ennemi commun:
Chiens, chasseurs, villageois s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est, là-haut, étourdi de leurs cris:
C'est par-là que de Loups l'Angleterre est déserte:
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier:
Il n'est marmot osant crier,
Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace,
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie,
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.



Le Loup et les Bergers
Fable CXCIV.

Eſt-ce une choſe ſi cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle ?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent ? voilà ſes gardiens
S'en repaiſſants, eux & leurs chiens ;
Et moi, Loup, j'en ferai ſcrupule ?
Non, par tous les Dieux, non ; je ſerois ridicule.
Thibaut l'agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette ;
Et non-ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux ; & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc, ni marmite ?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite ?



FABLE VII.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une foi en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte;
Miennes je puis les dire; & mon rézeau
En seroit plein sans ce maudit oiseau;
Je l'ai tissu de matiere assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissiere,
Et qui lors étant filandiere,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomele, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus



l'Araignée et l'Hirondelle
Fable CXCV.

Que la tête & les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en passant emporta toile & tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde
L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis
A la premiere ; & les petits
Mangent leur reste à la seconde.



(*Fable CXCV.*)

FABLE VIII.

LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galants,
Toujours en noiſe & turbulents,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faiſoient eſpérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort ſouvent en furie,
Pour la dame étrangere ayant peu de reſpect,
Lui donnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec,
D'abord elle en fut affligée :
Mais ſi-tôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, & ſe percer les flancs,
Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle:
Ne les accuſons point : plaignons plutôt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modele
N'a pas formé tous les eſprits.
Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement,



La Perdrix et les Coqs.
Fable CXCVI.

Savart f. s.

Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les ailes :
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.



(Fable CXCVI.)

FABLE IX.

LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oserai-je paroître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans !
Qui vous feroit choses pareilles ?
Ainsi crioit Moufflar jeune dogue ; & les gens
Peu touchés de ses cris douloureux & perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit a défendre,
On le munit de peur d'esclandre :
Témoin



Le Chien à qui on a coupé les oreilles,
Fable CXCVII.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin,
Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.



FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI.

Deux démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour; & l'autre, ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire:
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siecle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très-notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens:
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eut guere vu d'autres gens qu'un hermite,



Le Berger et le Roi
Fable CXCVIII.

Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
Il avoit du bon sens : le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'hermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillai-je ? n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! défiez-vous des rois :
Leur faveur est glissante, on s'y trompe ; & le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;
Et notre hermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un serpent engourdi de froid,
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet,
Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ? ô dieux !
Jettez cet animal traître & pernicieux,
Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
Eh, que me sauroit-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophete hermite.
Il en vint en effet: l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs & gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ses richesses immenses,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert & de la pauvreté:
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix:
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors! ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
Je vous reprends: sortons de ces riches palais
Comme l'on sortiroit d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avois prévu ma chûte en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?



(*Fable CXCVIII.*)

FABLE XI.

LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE.

Tyrcis, qui pour la ſeule Annette
Faiſoit réſonner les accords
D'une voix & d'une muſette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arroſant des prairies,
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
Mais nul poiſſon ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ſes peines.
Le Berger qui, par ſes chanſons,
Eut attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poiſſons.
Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
Laiſſez votre Nayade en ſa grotte profonde:
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la belle;
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle:
Vous ſerez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cryſtal.



Les Poissons et le Berger qui joue de la flute. Fable CXCIX

Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tyrcis eut beau prêcher : ces paroles mieillées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous! pasteurs d'humains & non pas de brebis
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout ;
Il y faut une autre maniere :
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.



FABLE XII.

LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faisoient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient :
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'enfant étoit prince, & son pere monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort & traînant l'aile,



Les deux Perroquets le Roi et son fils.
Fable CC.

On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & se désespere;
Le tout en vain : ses cris sont superflus :
L'oiseau parleur est déjà dans la barque:
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque,
Son pere s'en va fondre & lui creve les yeux.
Il se sauve aussi-tôt, & choisit pour asyle
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille :
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
Mon fils ! non : c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre,
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit : Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allegues le Sort : prétends-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?



La Lionne et l'Ours

Fable CCI.

FABLE XIII.

LA LIONNE ET L'OURS.

Mere Lionne avoit perdu ſon faon ;
Un chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit : Ma commere,
Un mot ſans plus ; tous les enfants
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi ?
Moi me taire ? moi malheureuſe !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! c'eſt le Deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Miſérables humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entends réſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, ſe croit haï des cieux,
Qu'il conſidere Hécube, il rendra grace aux dieux.





Les deux Aventuriers et le Talisman. Fable CCII.

FABLE XIV.

LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux.
Ce dieu n'a guere de rivaux:
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux Talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie:
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau:
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent;
Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au sommet de ce mont
Qui menace les cieux de son superbe front.
L'un des deux chevaliers saigna du nez. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer;

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art & de guise,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine ? il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton ;
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'Aventurier se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau :
Ni profondeur, ni violence,
Ne purent l'arrêter ; & selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'éléphant aussi-tôt est jeté :
Le peuple aussi-tôt sort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, & mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,

Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en difoit autant quand on le fit faint-pere,
(Seroit-ce bien une mifere
Que d'être pape, ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt fon peu de bonne foi.

Fortune aveugle fuit aveugle hardieffe.
Le fage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la fageffe
D'envifager le fait, & fans la confulter.



(*Fable* CCII.)

FABLE XV.

LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets ; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits,
J'entends les eſprits corps, & pêtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, ſoit lorſque la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour,
Soit lorſque le ſoleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelques bois ſur un arbre je grimpe ;
Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſoit guere.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayoient,



Les Lapins,
Fable CCIII.

S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterreine cité :
Mais le danger s'oublie ; & cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins
Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des Chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête!
Les Chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le ſurvenant, nous jeter ſur ſa peau.
La coquette & l'auteur ſont de ce caractere :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu ; c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours.
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer :
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide ;
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter ſans pudeur
La louange la plus permiſe,
La plus juſte & la mieux acquiſe ;
Vous enfin, dont, à peine, ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers ;
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le ſujet de ces vers.

(*Fable* CCIII.)



Le Marchand le Gentilhomme,
le Pâtre et le Fils de Roy Fable 204

FABLE XVI.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nuds échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de roi,
Réduits au sort de Belisaire (*),
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens:
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin

(*) *Belisaire étoit un grand capitaine, qui ayant commandé les armées de l'empereur Justinien, & perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins*: Date obolum Belisario.

De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons; c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison,
Et que de tout berger comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, savoit l'arithmétique:
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le Fils de roi. Le Noble poursuivit,
Moi, je sais le blason, j'en veux tenir école:
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi?
Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain.
Ou, plutôt, sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit: votre science
Est courte là-dessus: ma main y suppléra.

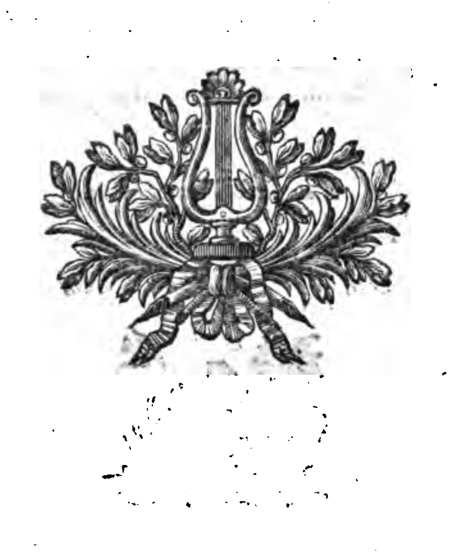
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la Nature,
La main eſt le plus sûr & le plus prompt ſecours.

Fin du dixieme Livre.



(*Fable CCIV.*)



FABLES CHOISIES.

LIVRE ONZIEME.



Le Lion.
Fable CCV.



FABLES CHOISIES.

LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force Boeufs dans ses prés, force Cerfs dans ses bois,
Force Moutons parmi la plaine.
Il nâquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments & d'une & d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin;

FABLE II.

LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils qui se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui l'amour & la raison
Dévancerent le temps, dont les ailes légeres
N'amenent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien;
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats & remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.



Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. Fable CCVI.

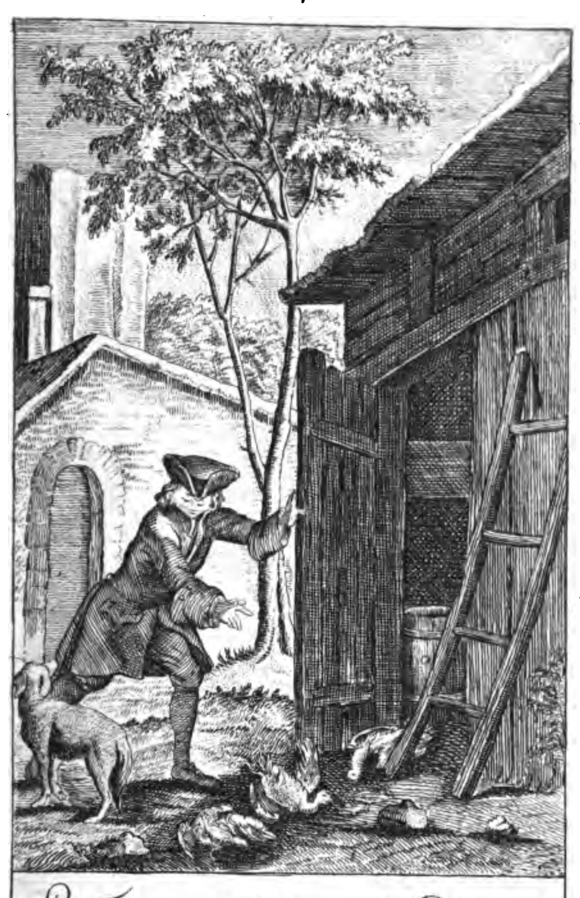
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit : J'ai ſu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'ici l'univers :
    Mais il eſt des emplois divers
    Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue.
C'eſt mon ſang : tout eſt plein déjà de ſes autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il ſache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour ſavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
    Je veux, dit le Dieu de la guerre,
    Lui montrer moi-même cet art,
    Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, & groſſi cet empire.
    Je ſerai ſon maître de lyre,
    Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule, à la peau de lion,
    Son maître à ſurmonter les vices,
A dompter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme hydres renaiſſants ſans ceſſe dans les cœurs.
    Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les ſentiers peu battus
Qui menent aux honneurs ſur les pas des vertus.
    Quand ce vint au Dieu de Cythere,
    Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raiſon ; de quoi ne vient à bout
    L'eſprit joint au deſir de plaire ?

(*Fable* CCVI)

FABLE III.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier ; & quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille : il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard ? je jure les puissances
De l'Olympe & du Styx, qu'il en sera parlé.
Roulant en son cœur ses vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots.
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le Maître du logis, les valets, le Chien même,



Le Fermier, le Chien, et le Renard
Fable CCVII

Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté,
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants, & de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un spectacle pareil
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost des Grecs ; & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons & de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son Chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plutôt fait.
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait

Dormez sans avoir soin que la porte soit close ;
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la
chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce Chien parloit très-à-propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais n'étant que d'un simple Chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors,
c'est erreur.
Couche-toi le dernier & vois fermer ta porte,
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.



(*Fable CCVII.*)
FABLE IV.



Le Songe d'un Habitant du Mogol Fable CCVIII.

FABLE IV.

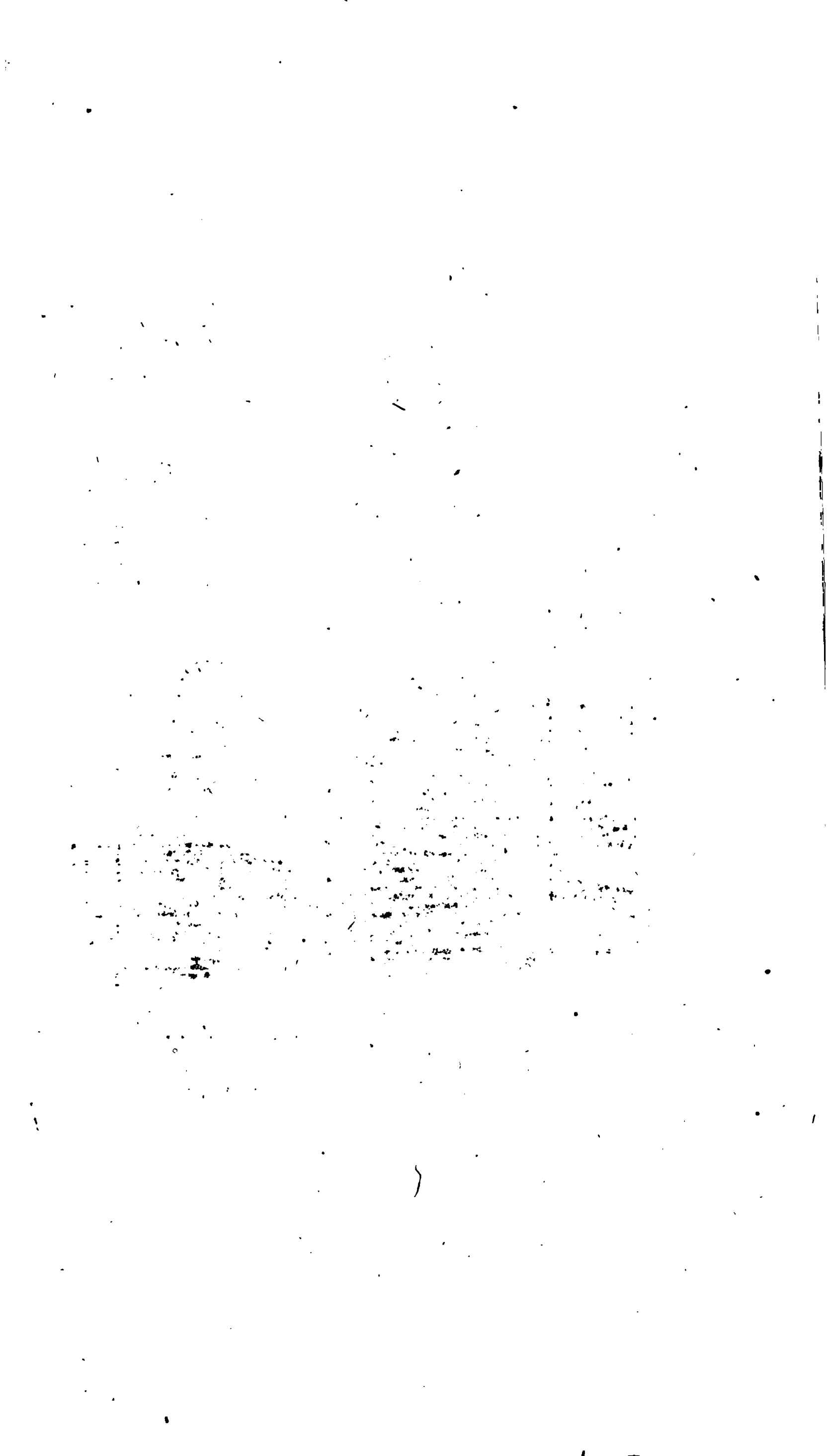
LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

Jadis certain Mogol vit en ſonge un Viſir,
Aux champs Élyſiens poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée:
Le même ſongeur vit, en une autre contrée,
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange & contre l'ordinaire;
Minos en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interprête lui dit: Ne vous étonnez point,
Votre ſonge a du ſens; & ſi j'ai ſur ce point
Acquis tant ſoit peu d'habitude,
C'eſt un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour
Ce Viſir quelquefois cherchoit la ſolitude;
Cet Hermite aux Viſirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajouter au mot de l'interprête,
J'inſpirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ſes amants des biens ſans embarras,
Biens purs, préſents du ciel, qui naiſſent ſous les pas.

Solitude où je trouve une douceur ſecrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le
frais!
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours
& des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes!
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux
objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque, à filets d'or, n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point ſous de riches lambris:
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.







Le Lion, le Singe et les deux Ânes Fable CCIX.

FABLE V.

LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le régent,
Fut celle-ci: Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfere
Le zele de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le pere,
C'est l'auteur de tous les défauts;
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite,
Qu'on en vienne à bout dans un jour:
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un & l'autre.
Toute espece, dit le docteur,

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

Mais d'où vient qu'au Renard Ésope accorde un
point ?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
J'en cherche la raiſon ; & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en fait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oſerois peut-être
Avec quelque raiſon contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un ſoir il apperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſeaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard, preſſé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſeau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine :
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé,



Le Loup et le Renard.
Fable CCX

De la même image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſés ſans qu'aucun vînt au puits:
Le temps, qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Échancré, ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,
Paſſe par-là: l'autre dit: Camarade,
Je veux vous régaler; voyez-vous cet objet?
C'eſt un fromage exquis: le dieu Faune l'a fait;
La vache Io donna le lait;
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire.
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laiſſons ſéduire

Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint & ce qu'il desire.



(*Fable* CCX.)



Le Paysan du Danube.
Fable CCXI

Bertin f.

FABLE VII.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, & certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurele
Nous fait un portrait fort fidelle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre ;
Portoit sayon de poil de chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'asyles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.

Le député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous, Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal & toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous, que punit la Romaine avarice ;
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévere ;
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adreſſe & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puiſſance,
Et ſauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont ſur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos autels
Elle-même en eſt offenſée :
Car ſachez que les immortels
Ont les regards ſur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs temples,
D'avarice qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre & le travail de l'homme
Font, pour les aſſouvir, des efforts ſuperflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laiſſons nos cheres compagnes :
Nous ne converſons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.

Retirez les, ils ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice :
C'eſt tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſent à faire ?
Point de pourpre à donner ? c'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix : encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours, un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche ; & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa patrice, & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres préteurs ; & par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.





Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. Fable CCXII.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un Octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois Jouvenceaux, enfants du voisinage,
Assurément il radotoit.
Car, au nom des Dieux, je vous prie;
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir:
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées:
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage:
    Hé bien, défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore:
    Je puis enfin compter l'aurore
    Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon. L'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amerique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars ſervant la république,
Par un coup imprévu vit ſes jours emportés.
    Le troiſieme tomba d'un arbre
    Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
    Ce que je viens de raconter.



(*Fable* CCXII.)



Les Souris et le Chat huant.
Fable CCXIII.

FABLE IX.

LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
Je le maintiens prodige, & tel que d'une fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprête.
Dans son tronc caverneux, & miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux Souris le compagnon chassa.
Les premieres qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre:
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres & grains pour subsister.
Puis qu'un Cartésien s'obstine
A traiter ce Hibou de montre & de machine!
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit!
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit:
Donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le happe.
Tout? il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? ôtons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose, par les humains, à sa fin mieux conduite?
Quel autre art de penser Aristote & sa suite
Enseignent-ils, par votre foi (*)?

(*) *Ceci n'est point une fable; & la chose, quoique merveilleuse & presque incroyable, est véritablement arrivée: J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci: mais ces exagérations sont permises à la poésie, sur-tout dans la maniere d'écrire dont je me sers.*

(*Fable* CCXIII.)

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntants la voix de la Nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage;
Car tout parle dans l'univers,
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidelle;
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,
J'ai du moins ouvert le chemin:
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise;
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper;
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe; & d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque:
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps & de la Parque.

Fin du onzieme Livre.

FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE.

Monseigneur,

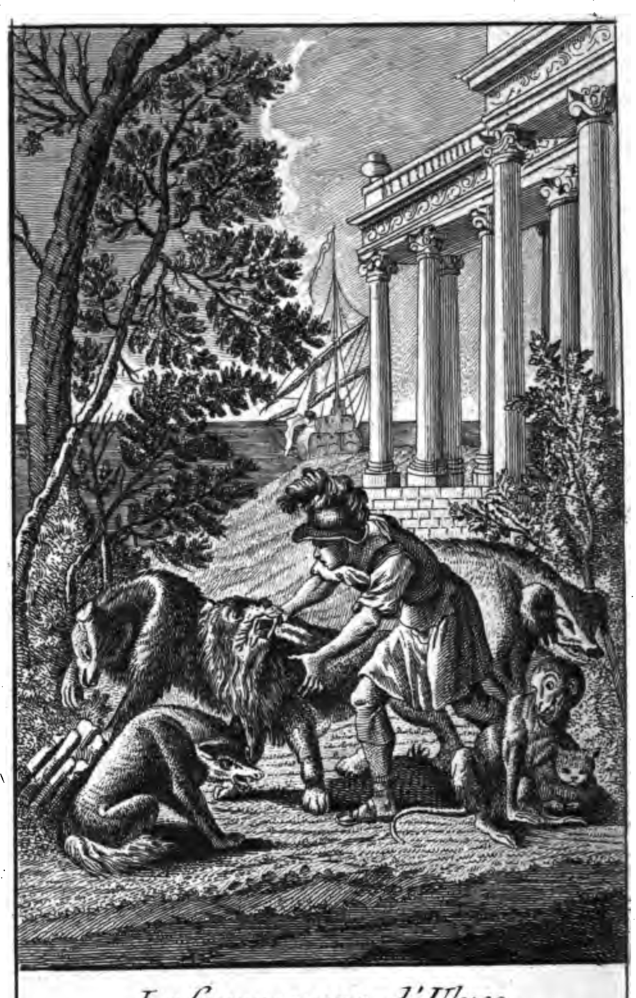
Je ne puis employer pour mes Fables de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au de-là d'un âge où, à peine, les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siecles, aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; &, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présents que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Ésope sont une ample matiere pour ces talents. Elles embrassent toutes sortes d'événements & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ou-

vrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs & en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques & en bons généraux d'armée ; & vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples & de nations, & qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, & à la paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire & à sa puissance, & de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
& très-fidelle serviteur,

DE LA FONTAINE.



Les Compagnons d'Ulyse.
Fable CCXIV.



FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :
Les ans & les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue ; au lieu qu'à chaque instant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes :
Le héros dont il tient des qualités si belles,

Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carriere de la gloire.
Quelque dieu le retient, c'est notre souverain,
Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire :
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais : aussi-bien les Ris & les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose,
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le Sens & la Raison y reglent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents & peu circonspects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains,
Ils aborderent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;

Quelques moments après, leur corps & leur visage
Prennent l'air & les traits d'animaux différents,
Les voilà devenus Ours, Lions, Éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa*:
Le seul Ulysse en échappa.
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture;
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, & dit: L'empoisonneuse coupe
A son remede encore, & je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le Lion dit, pensant rugir,
Je n'ai pas la tête si folle.
Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir?
J'ai griffe & dent, & mets en pieces qui m'attaque:
Je suis roi; deviendrai-je un citadin d'Itaque?

Tu me rendras, peut-être, encor ſimple ſoldat ?
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du Lion, court à l'Ours : Eh ! mon frere,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu ſi joli.
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours, à ſa maniere,
Comme me voilà fait ? Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre ?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais-je ? va-t-en, ſuis ta route & me laiſſe :
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe ;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le prince Grec au Loup va propoſer l'affaire :
Il lui dit, au haſard d'un ſemblable refus :
Camarade, je ſuis confus,
Qu'une jeune & belle bergere
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons ;
Autrefois on t'eût vu ſauver ſa bergerie ;
Tu menois une honnête vie :
Quitte ces bois, & redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup ? pour moi, je n'en vois guere ;
Tu t'en viens me traiter de bête carnaſſiere,
Toi, qui parles, qu'es-tu ? n'auriez-vous pas ſans
moi

Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme;
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce:
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes:
Tous renonçoient au los des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions,
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile:
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure & votre haine.

(*Fable CCXIV.*)

FABLE II.

LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX,

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

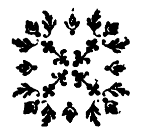
Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes pénates.
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes,
Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage & discrete personne,
Maître Chat excusoit ses jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit.
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, & se fit compagnon



Le Chat et les deux Moineaux
Fable CCXV.

Du pétulant Pierrot & du ſage Raton.
Entre les deux Oiſeaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'inſulter ainſi notre ami;
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger: Vraiment! dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute Fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés:
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma muſe:
Elle & ſes ſœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.



FABLE III.

LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE.

Un homme accumuloit. On ſait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que ducats & piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon tréſor,
Notre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi, fort petite,
Et, ſelon lui, fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait.
Un gros Singe, plus ſage, à mon ſens, que ſon maître,
Jettoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenaſſée,
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorſque je compare

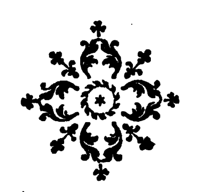


Le Thesauriseur et le Singe

Fable CCXVI.

Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits:
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble-à-la-rose,
Éprouvoit son adresse & sa force à jeter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
Par les humains, sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint & maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage.



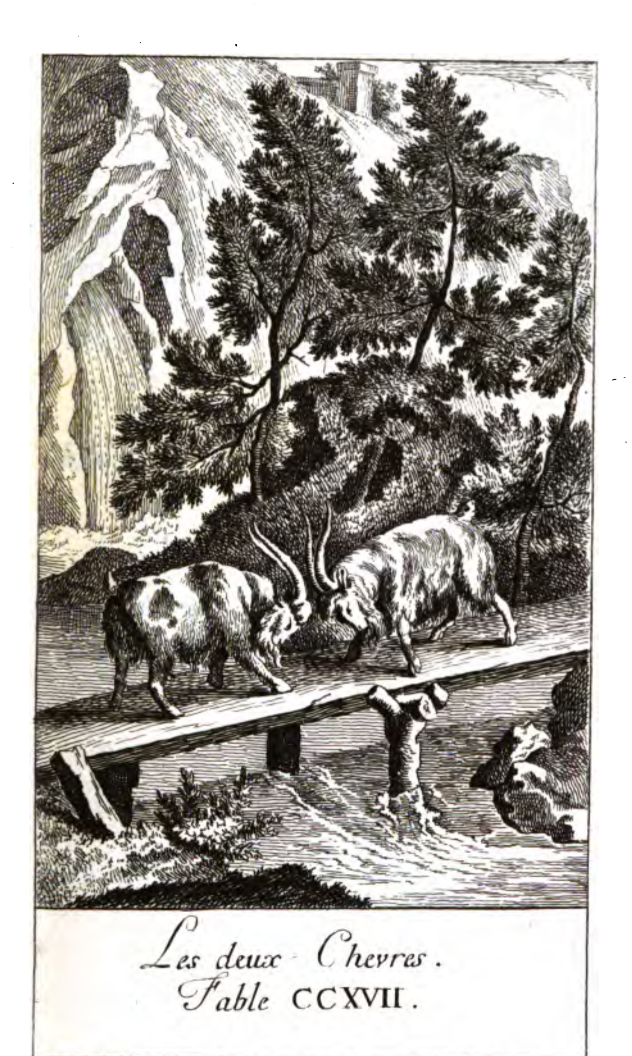
(*Fable CCXVI.*)

FABLE IV.

LES DEUX CHEVRES.

Dès que les Chevres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chevres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche :
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe quatre qui s'avance

Dans



Les deux Chevres.
Fable CCXVII.

Savart f. s.

Dans l'isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos aventurieres,
Qui toutes deux étant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine Chevre au mérite sans pair,
Dont Polyphême fit présent à Galathée;
Et l'autre, la Chevre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune;
Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.



(Fable CCXVII.)

FABLE V.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

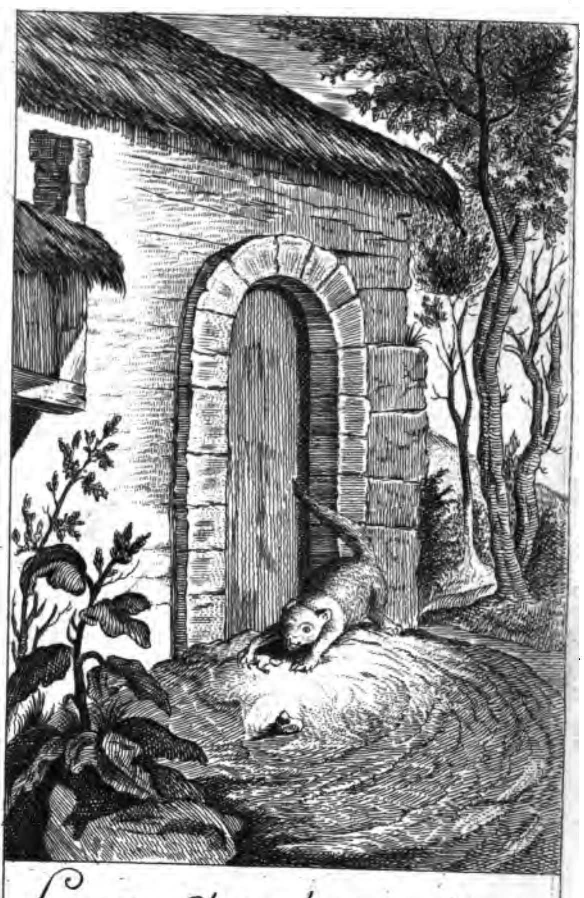
Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée : LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis ;



Le vieux Chat et la jeune Souris.
Fable CCXVIII.

Bertin

Et qui, des plus puissants, quand il lui plait, se joue
Comme le Chat de la Souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ; & si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le Chat de la Souris.

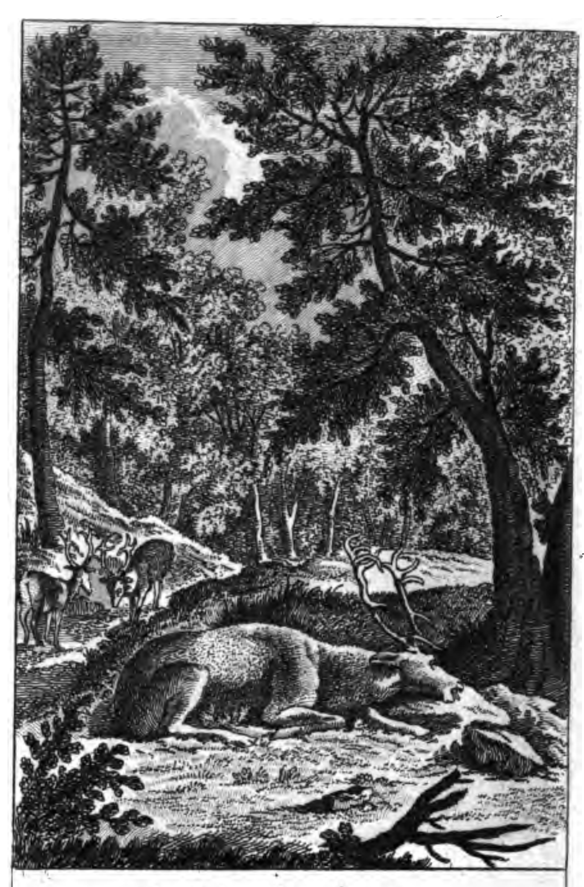
LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis.
Laissez-moi vivre : une Souris,
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre : attendez quelque temps.
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat & vieux, pardonner ? cela n'arrive gueres,

Selon ces loix, descends là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandieres.
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir:
La jeunesse se flatte & croit tout obtenir:
La vieillesse est impitoyable.



(Fable CCXVIII.)



Le Cerf malade.

Fable CCXIX.

FABLE VI.

LE CERF MALADE.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins : multitude importune.
Eh ! meſſieurs, laiſſez-moi mourir ;
Permettez qu'en forme commune,
La Parque m'expédie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout : les conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent ;
Quand il plut à Dieu s'en allerent :
Ce ne fut pas ſans boire un coup ;
C'eſt-à dire, ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal, il tomba dans un pire ;
Et ſe vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait payer.

(*Fable CCXIX.*)

FABLE VII.

LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD.

Le Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune,
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents,
Non moins ſoigneux qu'intelligents,
Des regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
Notre trio pouſſa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit marchand eſt ſavant ſur ce point:
Pour ſauver ſon crédit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte,
Ne put ſe réparer: le cas fut découvert.
Les voilà ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,
Prêts à porter le bonnet vert;

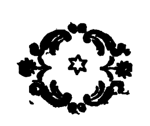


La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard Fable CCXX

Bertin

Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, & les gros intérêts,
Et les sergents, & les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buisson accrochoit les passants à tous coups:
Messieurs, leur disoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises?
Le Plongeon, sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau Chauve-Souris n'osoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure:
Suivi des sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'est ni Souris-chauve,
Ni Buisson, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.



FABLE VIII.

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La Discorde a toujours regné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments:
Vous serez étonné de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme solemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins:
Cette union si douce, & presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,



La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris Fable CCXXI.

Bertin

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repréſenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une Chienne en géſine ;
Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſallè & la cuiſine :
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un réglement dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat diſoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cacherent ;
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit ſous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait ſon oppoſé : c'eſt la loi de nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſais pas plus.
Ce que je ſais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient, ſur un rien, plus des trois quarts du tems.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles.

(*Fable CCXXI.*)

FABLE IX.

LE LOUP ET LE RENARD.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne soupire?

Ce qui m'étonne, est qu'à huit ans,
Un prince en Fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa Fable semés,
Ne sont en l'ouvrage du poete,
Ni tous, ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complette.

De le chanter sur la musette
C'est mon talent; mais je m'attends,



Le Loup et le Renard.
Fable CCXXII.

Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophete,
Cependant je lis dans les cieux,
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres;
Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laissant à part tous ces mysteres,
Essayons de conter la Fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets;
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chere avec moins de hasard.
J'approche des maisons : tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup, il m'est mort un mien frere,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis
bien :
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y
court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville :
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante Loups !
Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussi-tôt droit au coq s'en alla,
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer, est une illusion ;
L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.

(*Fable CCXXII.*)



L'Ecrevisse et sa Fille.
Fable CCXXIII

Bertin f.

FABLE X.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

Les ſages quelquefois, ainſi que l'Écreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des matelots : c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout ſeul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend,
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du ſort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent dieux ſont impuiſſants contre un ſeul Jupiter.
Louis & le Deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'univers. Venons à notre Fable.

Mere Écreviſſe un jour à ſa fille diſoit :
Comme tu vas, bon dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la Fille :

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens, la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.





L'Aigle et la Pie.
Fable CCXXIV.

FABLE XI.

L'AIGLE ET LA PIE.

L'Aigle, reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'Agasse eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La rassure, & lui dit : Allons de compagnie ;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie
Lui, qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi, qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, & sans cérémonie.
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru :
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre Agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les
dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoiqu'ainsi que la Pie, il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses.



(Fable ccxxiv.)

FABLE XII.



Le Roy le Milan et le Chasseur
Fable CCXXV.

FABLE XII.

LE ROI, LE MILAN, ET LE CHASSEUR.

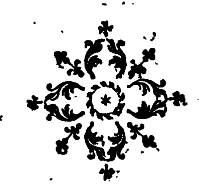
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur si-tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes.
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siecle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siecle chez vous.

Pilpay fait, près du Gange, arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siege de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros,
Des plus huppés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatiles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre maniere.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan, (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'est le *Non plus ultrà* de la fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zele, échauffé s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des présents,
Il croyoit sa fortune faite;
Quand l'animal porte-sonnette,

Sauvage encor & tout groffier,
Avec fes ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chaffeur, happe le pauvre fire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & courtifans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en euffe quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ofe affurer; mais je tiendrois un roi
Bien malheureux, s'il n'ofoit rire:
C'eft le plaifir des dieux. Malgré fon noir fourci,
Jupiter, & le peuple immortel rit auffi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'hiftoire,
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel fe montrât fage ou non,
J'ai changé mon fujet, avec jufte raifon;
Car, puifqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chaffeur l'aventure fatale
Enfeigné de nouveau? l'on a vu de tout temps
Plus de fots fauconniers, que de rois indulgents.



(*Fable ccxxv.*)

FABLE XIII.

LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil & matois,
Blessé par des chasseurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé,
Que nous avons Mouche appelé.
Il accusoit les dieux, & trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts?
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu sur le commun?
Un Hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin Renard, dit-il, & terminer tes peines.



Le Renard, les Mouches et le Hérisson. Fable CCXXVI.

FABLE XIV.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Tout est mystere dans l'Amour,
Ses fleches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire, à ma maniere,
Comme l'aveugle que voici,
(C'est un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere;
Quelle suite eut ce mal, qui, peut-être, est un bien,
J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble,
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience,
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter & Némésis,



l'Amour et la Folie.

Fable CCXXVII

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande,
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas,
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande,
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.



(*Fable* CCXXVII.)

FABLE XV.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un temple dans mes vers ;
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée ;
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même, & le maître des dieux,
Serviroient l'autre, & seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumiere,
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matiere,
Mais peu féconde en ces événements,
Qui des états font les renversements.



Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. Fable CCXXVIII.

Savart f.

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son soûris, ses appas,
Son art de plaire & de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement :
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis, & non point autrement ;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un dégré suprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour ;
Laissons-le donc) agréez que ma muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut, quelque temps, amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques ;

Ce que chez vous nous voyons eſtimer
N'eſt pas un roi qui ne ſait point aimer,
C'eſt un mortel qui ſait mettre ſa vie
Pour ſon ami. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enſemble unis : douce ſociété.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Aſſuroit leur félicité.
Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déſerts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embûches ſecrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un Chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtants : D'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la Tortue
S'écrie, & dit : Ah ! ſi j'étois,
Comme un Corbeau, d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois

Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aile :
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Prise au piege, & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter, sans remise,
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir ;
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts, avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.

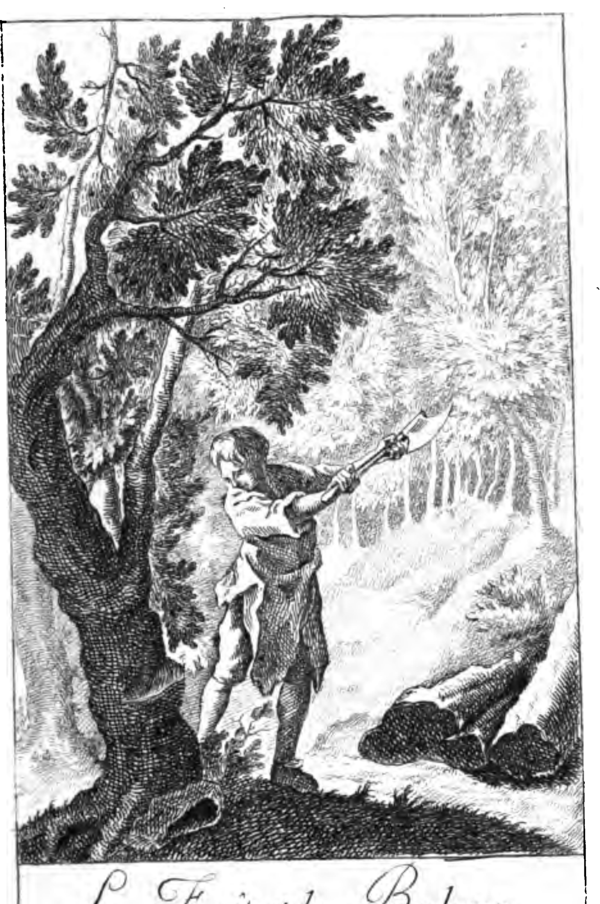
FABLE XVI.

LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un Bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put si-tôt se réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'Homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche;
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain;
Il laisseroit debout maint chêne & maint sapin.
Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments.
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde & de ses sectateurs:
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler: mais que de doux ombrages

Soient



La Forêt et le Bucheron.
Fable CCXXIX.

Savart. f. f.

Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus !
Hélas ! j'ai beau crier, & me rendre incommode ;
L'ingratitude & les abus
N'en seront pas moins à la mode.



(Fable CCXXIX.)

FABLE XVII.

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous, dit le Loup en riant ?
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez ; que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont, & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,



Le Renard, le Loup et le Cheval.

Fable CCXXX

Mon cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſavoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire:
Ils ſont pauvres & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros meſſieurs, l'ont fait apprendre
 à lire.
 Le Loup, par ce diſcours flatté,
 S'approcha; mais ſa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui deſſerre
Un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par
 terre,
 Mal en point, ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous juſtifie
 Ce que m'ont dit des gens d'eſprit:
Cet animal vous a ſur la mâchoire écrit,
 Que de tout inconnu le ſage ſe méfie.



(Fable CCXXX.)

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle;
S'écria : Quoi, ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux, non. Il accomplit son dire.
La lune alors luisant, sembloit, contre le sire,
Vouloir favoriser la Dindonniere gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates;
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes;
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris.



Le Renard et les Poulets D'Inde.
Fable CCXXXI.

Autant de mis à part : près de moitié ſuccombe.
Le compagnon les porte en ſon garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

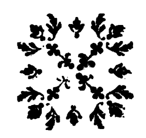


FABLE XIX.

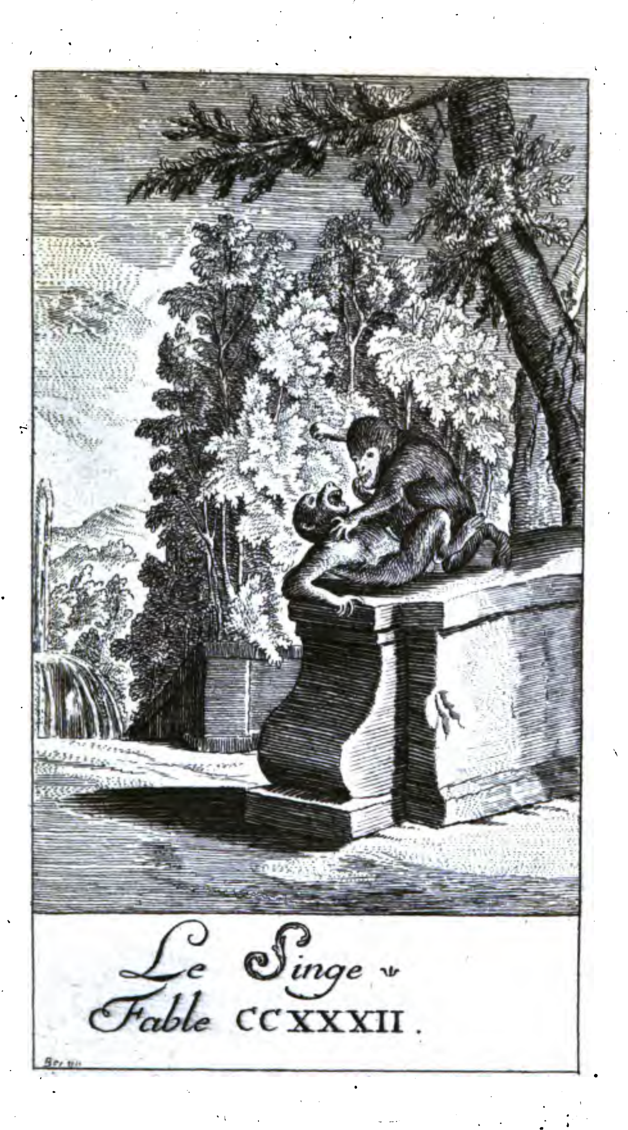
LE SINGE.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe, en effet, d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus :
Le pere en rit : ſa femme eſt morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & ſouvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un livre ;
La pire eſpece c'eſt l'auteur.



(*Fable CCXXXII.*)



Le Singe.
Fable CCXXXII.



Le Philosophe Scythe.
Fable CCXXXIII.

FABLE XX.

LE PHILOSOPHE SCYTHE.

Un Philosophe austere, & né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des
dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait & tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine: étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
Laissez agir la faulx du temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; &, l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe retourné dans sa triste demeure

Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute
heure;
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque ſon verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien:
Celui-ci retranche de l'ame
Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocents ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reſſort.
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.



(*Fable* CCXXXIII.)



L'Elephant et le Singe de Jupiter.
Fable CCXXXIV

FABLE XXI.

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'Éléphant & le Rhinocéros,
En dispute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire,
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussi-tôt l'Éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation;
Mais pas un mot: l'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit Mouche ou bien Éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même

Mon coufin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un affez beau combat de fon trône fuprême :
Toute fa cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le Singe, avec un front févere ;
L'Éléphant repartit : Quoi, vous ne favez pas
Que le Rhinocéros me difpute le pas ?
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocere ?
Vous connoiffez ces lieux ? ils ont quelque renom.
Vraiment je fuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille ; on ne s'entretient guere
De femblables fujets dans nos vaftes lambris.
L'Éléphant honteux & furpris,
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons foin de tout : & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le confeil des dieux.
Les petits & les grands font égaux à leurs yeux.





Un Fou et un Sage.
Fable CCXXXV.

FABLE XXII.

UN FOU ET UN SAGE.

Certain Fou pourſuivoit à coups de pierre un
Sage.
Le Sage ſe retourne, & lui dit : Mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Vois cet homme qui paſſe, il a de quoi payer :
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint eſtafier accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprès des rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.

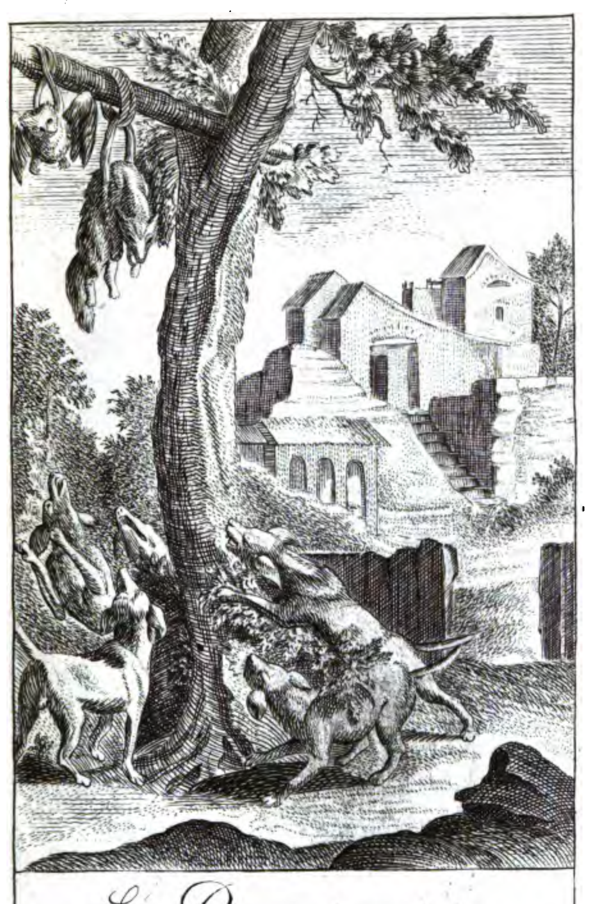
(*Fable CCXXXV.*)

FABLE XXIII.

LE RENARD ANGLOIS.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur eſt, chez vous, compagnon du bon
ſens,
Avec cent qualités, trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens;
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les temps orageux :
Tout cela méritoit un éloge pompeux :
Il en eût été moins, ſelon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie :
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encor un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément,
Leur eſprit, en cela, ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres :
Même les Chiens de leur ſéjour



Le Renard anglois.
Fable CCXXXVI.

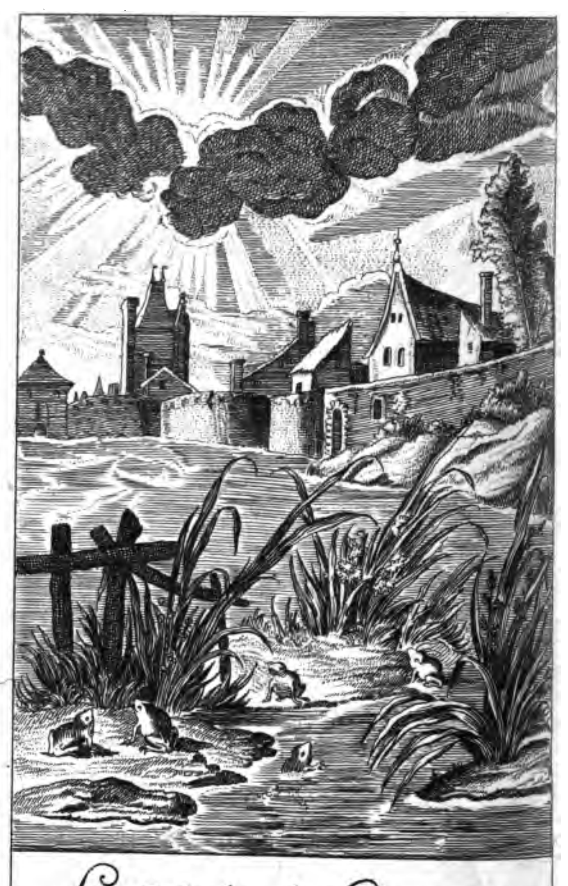
Bertin f

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratageme
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême
Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire :
Là, des animaux ravissants ;
Blèreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change ;
Et fait, en vieux Renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute parvenues
A l'endroit où, pour mort, le traître se pendit :
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant ;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux ;

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratageme.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais leur peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amusent l'univers;
Et se font écouter des nations étranges.
Votre prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse;
C'est peu de chose: elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant, ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'isle de Cythere?
Vous voyez, par là, que j'entends
Mazarin, des Amours déesse tutélaire.

(Fable CCXXXVI.)



Le Soleil et les Grenoüilles.
Fable CCXXXVII.

FABLE XXIV.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les Filles du limon tiroient du roi des aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables déſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire.
Les reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choſes par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur oſerent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'Œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,
Il falloit promptement s'armer

Et lever des troupes puiſſantes.
Auſſi-tôt qu'il faiſoit un pas,
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les états:
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit ſur les intérêts
De quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenouilles doivent ſe taire;
Et ne murmurer pas tant;
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir:
La République aquatique
Pourroit bien s'en repentir.



(Fable CCXXXVII.)
FABLE XXV.



L'Hymenée et l'Amour.
Fable CCXXXVIII.

FABLE XXV.

L'HYMENÉE ET L'AMOUR.

A leurs Altesses Sérénissimes Mademoiselle de Bourbon, et Monseigneur le prince de Conti.

Hymenée & l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs deſtinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce guerrier qui tranſmet à ſon fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuſer.

....

Hymenée eſt vêtu de ſes plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il deſcend de l'Olympe environné d'Amours,
Dont Conti doit être la proie;
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant

Plus beau que l'enfant de Cythère;
En un mot, semblable à son pere.

Former cet enfant sur les traits
Des modeles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire:
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.





La Ligue des Rats.

Fable. CCXXXIX.

FABLE XXVI.

LA LIGUE DES RATS.

Une Souris craignoit un Chat,
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente & sage,
Consulte son voisin; c'étoit un maître Rat,
Dont la Rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni Chat ni Chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte,
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je fasse,
Seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace:
Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence,
Et le Rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints Rats assemblés
Faisoient aux frais de l'hôte une entiere bombance.
Il arrive les sens troublés,
Et tous les poumons essouflés.
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats; parlez.

En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la Souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage,
Ce Chat, le plus diable des Chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit: Il est vrai. Sus, sus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:
N'importe, rien n'arrête un si noble projet,
Chacun se met en équipage;
Chacun mit dans son sac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la Souris par la tête.
Ils avancerent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie:
Mais le Chat, qui n'en démord pas,
Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents Rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans son trou:
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

(Fable CCXXXIX.)



Daphnis et Alcimadure
Fable CCXL.

FABLE XXVII.

DAPHNIS ET ALCIMADURE.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'Amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc... Mais, tout dire,
Ce seroit trop, il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit:
Vous n'auriez, en cela, ni maître, ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses,

Il les dit mieux que je ne ſais :
Auſſi ſait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce dieu le ſouverain pouvoir :
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice. Au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles.
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs,
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs!
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima, pour ſon malheur. Jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir :
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes :

J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste,
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image se contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un simple monument:
On gravera sur la bordure:
Daphnis mourut d'amour; passant, arrête-toi:
Pleure, & dis: Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint;
Il auroit poursuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant, dès ce soir même, au mépris de ses loix,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids:
Une voix sortit de la nue,

Écho redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à présent, l'insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue,
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érebe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax, Ulysse ; & Didon, son perfide.





Philemon, et Baucis à Mgr. le Duc de Vendosme. Fable. CCXLI.

FABLE XXVIII.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asyle,
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'Amour, par des desirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps ;

Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillerent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs poles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute.
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte!
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
Mais, quand nous serions rois, que donner à des
dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain;
La volatile échappe à sa tremblante main:
Entre les pieds des dieux elle cherche un asyle:
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercede. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre, en croissant, tomber du haut
des monts.
Les dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous: toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit, & les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec
peine.

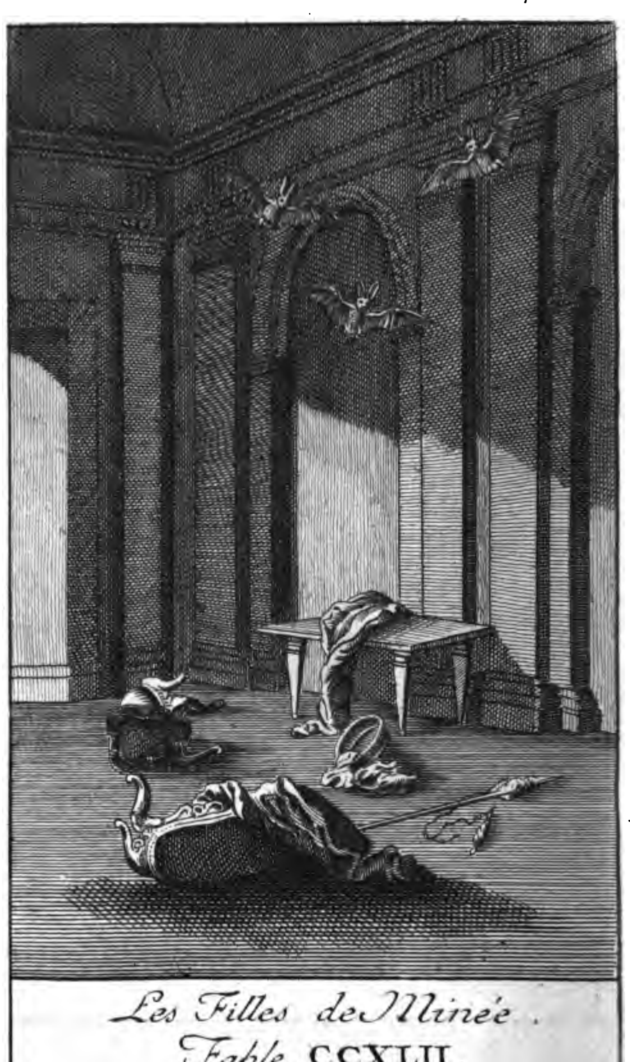
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînerent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure:
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces séveres destins.
Les animaux périr! . . . . Car, encor, les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes;
Baucis en répandit, en secret, quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instants s'élevent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événements sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin, les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures,
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas, dit Philémon, si votre main puissante

Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice:
D'autres mains nous rendroient un vain & triste
office:
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable;
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur disoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies,
Du céleste courroux tous furent les hosties:
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix;
Même instant, même sort à leur fin les entraîne:
Baucis

Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si . . . Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidelles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront, quelque jour, l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendome, consentez au los que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps;
Enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attentent:
Ennemis des héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire, en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font, à regret, le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,

Font voir, par ces faveurs, que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possede, c'est vous;
Je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon;
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis?





Les Filles de Minée.
Fable CCXLII.

FABLE XXIX.

LES FILLES DE MINÉE.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit, de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si, dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zele.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc, toujours des dieux nouveaux ?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?

Et nous irons chommer la peste des humains ?
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne, ce jour-ci, qui voudra du relâche,
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements ;
Mais comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.

Après quelques moments, haussant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse:
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse,
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux:
L'un, bien fait; l'autre belle, agréables tous deux;
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent sans peine,
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents, ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'amour se servit.

Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où regnoient ces guerres intestines:
Ce fut un avantage à leurs desirs naissants;
Le cours en commença par des jeux innocents;
La premiere étincelle eût embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insçu de leurs parents cruels.
La défense est un charme: on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur-tout ceux que l'amour nous
donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire;
Il fallut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons:
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:
Chere Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grece, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux:
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,

Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,
Les sens & les esprits aussi-bien que la voix.
Elle revient enfin ; Cloton, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux :
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard, &, découvrant son sein,
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office;
Elle tombe, & tombant range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
Eternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les Filles de Minée ;
L'une accusoit l'amant ; l'autre la destinée ;

Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente;
L'eſt-elle? Elle devient auſſi-tôt languiſſante.
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour:
A ſes rayons perçants oppoſons quelques voiles;
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrès tout nouveau ſe faſſe appercevoir:
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence;
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle:
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modele:
Ce qu'amour fait ſentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop: leurs ſoins & leur tendreſſe

Nous vous plaignons ; il l'aime, & sans cesse il
l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légere croyance ;
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence ;
(Je demande un grand point ; la prudence en
amours !)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose :
Elle se leve un jour ; & lorsque tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue ;
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue.
Viens me voir, disoit-il, chere déesse, accours,
Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie ! ô passion amere !
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,

Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrette :
Elle en sort ; & le bruit trompe aussi-tôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chere épouse.
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit sa faute ; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'aurore & les destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné mari sans cesse s'affligeant,
Eût accrû par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux & Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.

L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté;
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée:
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ses voeux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premieres portoient force présents divers;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.
Avec un doux sourire elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit:

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,
Je suivrai toutefois la matiere imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée:
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siecle où nous
sommes.
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoiqu'épris d'un desir mutuel,

N'osoient au blond hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt; & laisse à la belle
D'amples possessions & d'immenses trésors:
Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.
La belle s'y transporte, & par-tout révérée,
Par-tout, des deux partis, Cloris considérée,
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui, de sa part, accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere:
L'âge de fer, en tout, a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.

Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance:
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. Odieux, qui l'eut pu croire!
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
Un célebre marchand l'achete du corsaire:
Il l'emmene; & bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse:
Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs desirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours; toujours votre visage,
Baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret:
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?

Rien

Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame ;
Cloris, c'est moi qui suis l'esclave & non pas vous ;
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux ?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure ;
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agreeroient; j'ai su plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons & nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon, & Cloris, toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneroient de l'amour :
Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers ;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.

Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années ?
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du sort avançât mon trépas ?
En achevant ces mots il acheva de vivre ;
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre :
Blessé légérement il passa chez les morts ;
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords ;
Même accident finit leurs précieuses trames :
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose,
Je ne garantis point cette métamorphose :
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Climene ; & cherchant dans les siecles passés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprete.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux ;
On les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre ;
Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;
Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée ;
Et nous avons passé tout ce temps en récits,

Capables d'affliger les moins sombres esprits.
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste;
Je prétends de ce jour mieux employer le reste;
Et dire un changement; non de corps, mais de
cœur;
Le miracle en est grand; amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse maniere.
Je changerai de style en changeant de matiere.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez,
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talents mal placés;
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.
Eh quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux: ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions; & si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé:
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,

Leurs métiers ſont briſés : on éleve à leur place
Une chapelle au dieu pere du vrai nectar,
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque dieu voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien ;
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de temple en
temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui ſont dûs :
Les jours donnés aux dieux ne ſont jamais perdus.



(Fable CCXLII.)



La Matrone d'Ephese
Fable CCXLIII

FABLE XXX.

LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'il est un conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie,

Dans Ephese il fut autrefois
Une dame, en sagesse & vertus, sans égale ;
Et, selon la commune voix,
Ayant su rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :
On l'alloit voir par rareté :
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mere, à sa bru, l'alléguoit pour patron :
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maison.

Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole :
Il mourut ; & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave, en ce lieu, la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet, courageuse & hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie.
Toutes d'eux s'entr'aimoient; & cette passion
Étoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles;
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements :
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible,
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux :
Mais la dame vouloit repaître encor ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile & long murmure.

Contre les dieux, le ſort & la nature,
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit, pour monument,
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat, bien récompenſé,
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit, par ordonnance,
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place,
C'étoit trop de ſévérité :
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit, il vit, aux fentes du tombeau,
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau,
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs ;
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles ;

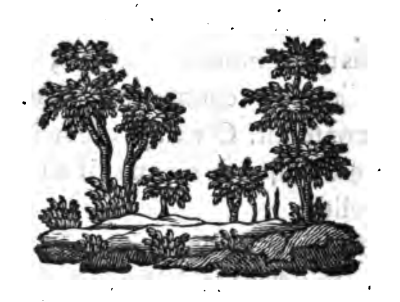
Le mort, pour elle, y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La dame, cette fois, eut de l'attention;
Et déjà l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ferment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion, qu'il obtint d'elle
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer, dès-lors, à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.

Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse? Attendons :
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors,
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas! c'est dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame :
Jeune & belle, elle avoit, sous ses pleurs, de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison, qui de l'amour est le premier degré :
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange :
Il fait tant que de plaire, & se rend, en effet,
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :

Il fait tant, enfin, qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout, au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde:
Il en entend le bruit; il y court à grands pas,
Mais en vain: la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place;
Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme: il en est qui sont belles:
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en étoit d'assez fidelles,
Elles auroient assez d'appas.

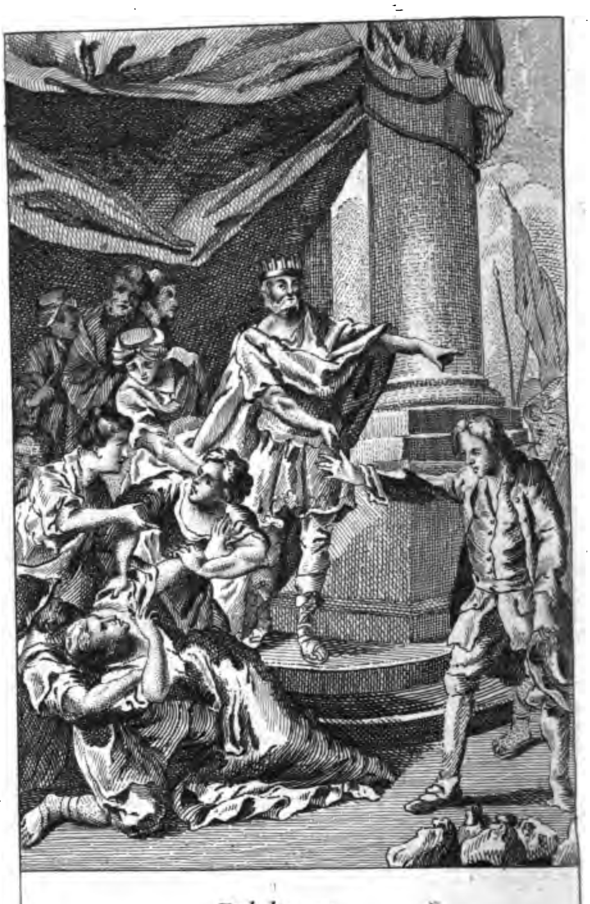
Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,

La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone,
Et, n'en déplaise au bon Pétrone ;
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas, peut-être, une si grande affaire.
Cela lui sauvoit l'autre ; & tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.



(Fable CCXLIII.)

FABLE XXXI.



Belphegor.

Fable CCXLIV.

FABLE XXXI.

BELPHÉGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis ;
Puisse le tout, ô charmante Philis
Aller si loin que votre los franchisse
La nuit des temps. Nous la saurons dompter,
Moi, par écrire ; & vous, par réciter.
Vous régnerez long-temps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici ;
Dans les esprits, dans les coeurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou *Phèdre* ou *Bérénice*
Chimene en pleurs ou *Camille* en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante ?
Un autre enfin allant si droit au coeur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce seroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la premiere ;

Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme;
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit, de tous côtés,
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle;
Car, de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſents s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différents;
L'un, des époux ſatisfaits & contents,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.

L'autre journal incontinent fût plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer.
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appetissoient,
Altéroient fort, le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un *oui* de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa,
Dont Belphégor se mocquant en son ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme

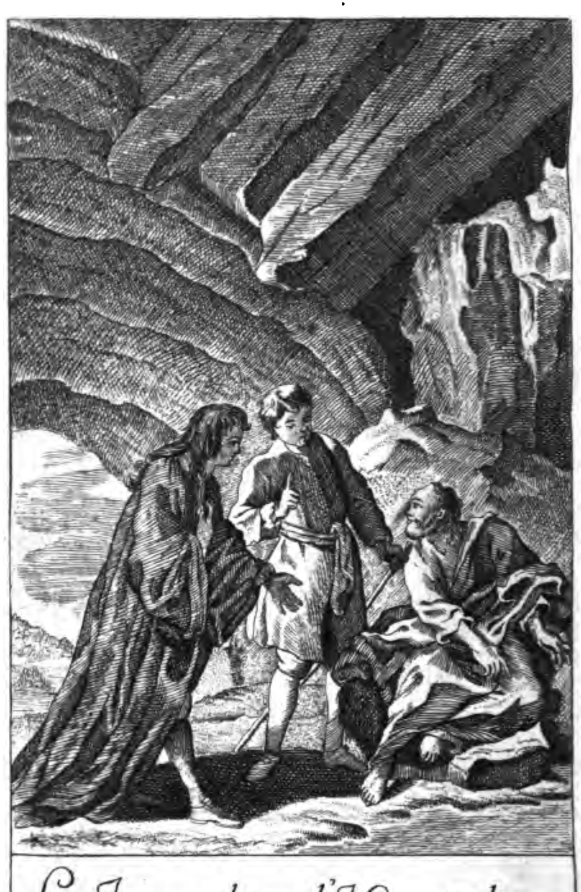
Un intendant ? Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et, plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont par raison bien & duement déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt intendant à son tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse ;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux ; ainsi tout alla mal.
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau ;
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,

En certain coin remparé de fumier.
A Matteo, c'étoit le nom du ſire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & ſa femme encor pire:
Qu'il n'y ſavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon. Iroit-on là le prendre?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Matteo l'en prieroit;
Trois fois ſans plus, & ce, pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des ſergents.
Tout auſſi-tôt l'ambaſſadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galand ſe trouvoit aſſez bien;
Mais Matteo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple; il ſe tranſporte à Rome;
Saiſit un corps: Matteo l'en bannit,
Le chaſſe encore: autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle;
Remarquez bien, notre diable ſortit.

Non que de soi la chose ne soit bonne :
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, & toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premiérement, je ne sais pire chose,
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.





Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire Fable CCXLV.

FABLE XXXII.

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE.

Trois ſaints, également jaloux de leur ſalut,
Portés d'un même eſprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tout chemins vont à Rome : ainſi nos concurrents
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers différents.
L'un, touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des loix, l'homme, pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié? les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos ſaints choiſit les hôpitaux.
Je le loue; & le ſoin de ſoulager les maux
Eſt une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier;
Chagrins, impatients, & ſe plaignant ſans ceſſe:

Il a pour tels & tels un ſoin particulier ;
Ce ſont ſes amis : il nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la ſentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du ſoleil,
Il trouvent l'autre ſaint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſait vos beſoins ?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.

Mes freres, dit le saint, laissez la reposer;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert:
Puisqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous! dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, & ministres,
Vous, que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siecles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages:
Par où saurois-je mieux finir?



(*Fable* CCXLV.)

FABLE XXXIII.

LE ROSSIGNOL EN CAGE.

Un Rossignol dont le ramage
Effaçoit les plus belles voix,
S'ennuya du séjour des bois;
Qui lui paroissoit trop sauvage.
Quoi! disoit-il en son langage,
Moi qui suis des humains & le charme & l'amour;
Je m'amuse en ces lieux à chanter nuit & jour,
Tout ce qu'on peut ouir de plus doux, de plus tendre
Mais de tous mes airs nouveaux
Quel fruit ici puis-je prétendre?
Je charme des hiboux, ou bien des étourneaux,
Ou tout au plus quelque jeune bergere,
Qui bien souvent encor, sur la tendre fougere,
Aime mieux s'en faire conter
Par son amant, que m'écouter?

Aussi-tôt ce chantre peu sage,
Quitte son bois, vient à Paris;
Il se laisse prendre; il est pris.
On l'enferme dans une cage:
On le porte aussi-tôt dans un palais doré;
Il y chante, il est admiré;

Chacun



Le Rossignol en Cage
Fable CCXLVI

Chacun vient l'écouter ; il se sait fort bon gré
De sa condition nouvelle ;
Toute nouveauté paroît belle ;
La fille du logis le vient tous les matins
Appâter de ses propres mains :
Personne n'oseroit y toucher qu'elle-même.
Le Rossignol rend grace à ses heureux destins ;
Ne desire plus rien, dans son bonheur extrême,
Que de le voir durer toujours.
Cela dura bien quinze jours ;
Mais comme avec le temps il n'est rien qui n'ennuie,
Malgré ce doux genre de vie,
Dont il avoit été charmé,
Il vint à s'ennuier de se voir enfermé ;
Tous ses admirateurs vinrent à lui déplaire :
Il n'aimoit plus à chanter,
Quand on venoit l'écouter.
Sans cesse il regrettoit son séjour solitaire :
Mais ce furent autant de regrets superflus ;
Dans ces bois desirés il ne retourna plus.
Et, malgré tous les soins de sa jeune maîtresse,
Il mourut enfin de tristesse.

La prison la plus charmante
Est toujours une prison ;
Trop souvent ce qui nous enchante,
N'a rien d'aimable que le nom.

Fin du douzieme & dernier Livre.

FABLES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME ET DERNIER.

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

